

Un racisme méconnu : l'antitsiganisme

Leonardo Piasere

Abstract

A *ghostbuster* is roaming around Europe: anti-gypsyism. Anti-gypsyism fights against Gypsies, but in order to fight them, it had to invent them first. Anti-gypsyism is based on an apparent paradox: it is battling with a ghost, "Gypsies", something which it has concocted by itself. Anti-gypsyism is one of the many *ghostbusters* that clouds a large number of collective European or Euro-descendant minds. Like all kinds of ghost-hunting and hallucinations, it requires material, tangible, flesh-and-blood scapegoats. Depending on the time and place, anti-gypsyism scapegoats have been, or still are, people known as Rom, Sinti, Manuš, Calons, Travellers, Romaničel, etc. From the very first meeting with these peoples, anti-gypsyism has been an ever-expanding cloud. Anti-gypsyism fights against this cloud, and loses, just like Don Quixote against windmills. However, when fighting the cloud actually involves the flesh and blood of its scapegoats, then the Rom, Sinti, etc. pay dearly. Sometimes they succumb, sometimes they flee. Now and then they adapt and sometimes they become stronger than ever. The earthly existence of many Rom, Sinti, etc. depends on self-defence and every day they are obliged to use their intelligence to contain the anti-gypsyism that pursues them. They have to invest both individual and collective energy which could be used much more beneficially. In fact, whenever anti-gypsyism allows them a truce, creativity blossoms in many and others find a serenity that finally turns them into ordinary citizens.

This paper simply aims at shedding a little conceptual light. Since anti-gypsyism is a complex phenomenon with a varied history that has only been the object of recent study and comprehension, making a start by trying to explain the terms we use could perhaps be useful in putting a stop to it.

Un *ghostbuster*, un chasseur de fantômes, rôde en Europe : l'antitsiganisme.¹ Nous pouvons appeler pour un instant antitsiganisme ce phénomène social, psychologique, culturel et historique qui voit dans les Tsiganes un objet de préjugés et de stéréotypes négatifs, de discrimination, de violence indirecte ou de violence directe. L'antitsiganisme combat les Tsiganes, mais pour pouvoir les combattre, il a dû tout d'abord les inventer. L'antitsiganisme repose sur un paradoxe apparent : il combat un fantôme, les Tsiganes, qu'il a lui-même construit. L'antitsiganisme est l'un des nombreux *ghostbusters* qui embrument tant de consciences collectives européennes ou euro-descendantes. À l'instar de toute chasse aux fantômes et aux hallucinations, il a besoin de boucs émissaires matériels, tangibles, faits de chair et d'os : selon le lieu et le temps, les boucs émissaires de l'antitsiganisme ont été ou sont des personnes qui

¹ Une première version du présent article a fait l'objet de la communication que j'ai lue au Mémorial du camp de concentration de Milles le 4 octobre 2013, dans le cadre de mes activités en qualité de chercheur invité au LabexMed (laboratoire d'excellence de la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme) d'Aix-en-Provence. Je remercie encore Marc Bordigoni, Dionigi Albera et Brigitte Marin d'avoir favorisé mon séjour en Provence. La conférence s'est tenue tout de suite après la projection du film *Mémoires tsiganes, l'autre génocide* de Juliette Jourdan, Idit Bloch et Henriette Asséo, d'où les références dans le texte.

se disent Roms, Sinti, Manuš, Calon, Travellers, Romaničel, etc. À partir de leur rencontre, l'antitsiganisme a créé un nuage qui n'a cessé de s'élargir, de s'épaissir, de se substantier, jusqu'à avoir, ce nuage, une vie propre. L'antitsiganisme combat ce nuage et il perd, comme Don Quichotte perdait contre les moulins à vent. Lorsqu'il arrive, en combattant le nuage, qu'il se cogne contre la chair de ses boucs émissaires, les Roms, les Sinti, etc. parfois succombent, parfois ils fuient, parfois ils s'adaptent, parfois ils gagnent et ils deviennent plus forts qu'avant. Ils construisent alors des communautarismes contre-hégémoniques puissants, qui font souvent de l'invisibilité, mais parfois aussi de l'hyper-visibilité, leur cheval de bataille. La vie terrestre de nombreux Roms, Sinti, etc. est vouée à cette défense, et leur intelligence doit se consacrer quotidiennement à éviter l'antitsiganisme qui les persécute ; ils doivent y investir des énergies individuelles et collectives qui pourraient être dépensées bien autrement. En effet, lorsque l'antitsiganisme leur offre des pauses, la créativité d'un bon nombre d'entre eux explose, la tranquillité d'un bon nombre d'autres en fait enfin des citoyens normaux.

Dans cette communication, je voudrais simplement tenter d'apporter un peu de clarté conceptuelle. L'antitsiganisme étant un phénomène complexe à l'histoire diversifiée, mais également un phénomène que l'on étudie et que l'on cherche à comprendre depuis très peu d'années seulement, le fait de tenter d'éclaircir en premier lieu les termes qu'il nous arrive d'utiliser peut être, je crois, de quelque utilité pour le combattre.

Cependant, il faut dire avant tout que l'antitsiganisme existe : une étude récente menée par une équipe de psychologues sociaux hollandais (v. Ljujic *et al.* 2012) a montré que ce qui est appelé « romaphobie » en Hongrie est un phénomène bien distinct d'autres « phobies ethniques » telles que l'islamophobie, l'antisémitisme, l'antichinésisme, etc. En d'autres termes, l'antitsiganisme a ses propres peurs qui se superposent parfois à d'autres peurs, ou qui gardent parfois des caractéristiques particulières. Par exemple, une étude psychosociale menée en Italie a montré que les Roumains ainsi que les Roms inspirent un sentiment de menace, un sens d'insécurité, de l'inquiétude et de la peur, mais en ce qui concerne les Roms, l'évaluation est plus extrême et plus négative et elle est surtout attribuée au fait qu'ils vivraient en promiscuité avec les animaux. Par ailleurs, le jugement négatif sur les Roumains est souvent une projection découlant du jugement extrêmement négatif concernant les Roms roumains (Albarello & Rubini 2011).

Si nous avons dû attendre 2012 pour qu'une équipe de chercheurs en démontre scientifiquement l'existence avec force analyse psychosociale, analyse factorielle, etc., de même que nous avons dû attendre, d'ailleurs, ces toutes dernières années pour approfondir la mémoire de l'Holocauste, comme l'a fait le film « Mémoires tsiganes » que nous venons de voir, c'est parce que l'antitsiganisme est un phénomène qui est resté caché jusqu'à présent dans les plis des consciences collectives européennes. Un journaliste italien, Lorenzo Guadagnucci, a écrit que « ce qui condamne les Roms aujourd'hui, c'est le manque d'élaboration historique, culturelle, sociale de l'antitsiganisme » (2010: 72). Si nous avons élaboré l'antisémitisme en bonne partie suite au deuil provoqué par l'holocauste des Juifs, en

revanche, nous n'avons pas élaboré l'antitsiganisme, puisqu'il n'y a pas eu de deuil collectif suite à l'holocauste des Tsiganes, lequel est resté inconnu, méconnu, voire volontairement non reconnu pendant des décennies. Carlo Stasolla (2012) a énuméré dans un petit livre intitulé *Sulla pelle dei Rom* les interventions de l'administration communale de la ville de Rome dans la période 2008-2011, interventions qui ont été rendues possibles grâce à un décret du gouvernement Berlusconi de mai 2008 intitulé *Dichiarazione dello stato di emergenza in relazione agli insediamenti di comunità nomadi nel territorio delle regioni Campania, Lazio e Lombardia* (« État d'urgence autour des camps de communautés nomades sur le territoire des régions de la Campanie, de la Lombardie et du Latium »). Les interventions de l'administration romaine, de centre-droite, portaient le nom de *Piano Nomadi* (« Urgence Nomades ») et elles comprenaient la réalisation de camps entourés d'une clôture et équipés de dispositifs de vidéosurveillance en circuit fermé, la présence de vigiles, des points de ramassage, etc. Rares sont ceux qui ont réagi à cette politique ; au contraire, des kyrielles d'associations ont envoyé leurs volontaires ou pseudo-volontaires salariés bardés de diplômes de psychologie, pédagogie, sociologie, anthropologie, coopération, etc. pour apporter leurs services d'aide/de soutien/de soins/etc. Le tout a montré dans quelle mesure, justement, l'antitsiganisme est peu inconscient. En effet, pour commencer à élaborer cette forme de racisme que nous avons cryptée dans nos consciences, j'ai suivi les suggestions faites ailleurs par le groupe des « Journalistes contre le racisme », et dans la Préface de ce livre de Stasolla que j'ai écrite (Piasere 2012b), j'ai invité à mettre le mot « Juif » chaque fois que le mot « Rom » ou « Tsigane » ou « nomade » apparaissait dans la lecture. Et j'ai demandé de réfléchir sur l'effet que cela ferait d'entendre parler de l'« Urgence Juifs » ; du « Centre de ramassage des Juifs » ; des « villages de la solidarité pour les Juifs » ; des « premières élections d'un camp de Juifs en Europe » ; d'entendre dire que « la gestion du nettoyage du 'village équipé' de Castel Romano a été affectée aux présidents des coopératives juives pour les récompenser d'avoir accepté le transfert » ; que « en 2006, la municipalité de Rome a dépensé, pour 5 200 Juifs présents régulièrement, 15 millions d'euros. Environ 250 euros par Juif par mois » ; d'entendre les paroles de l'adjointe au maire : « nous ne nous sommes jamais investis sur le front des logements, qui auraient certainement été la meilleure solution finale, mais cela ne concerne pas le plan « Urgence Nomades » de Rome capitale » ; où l'expression « solution finale » donne à elle seule la chair de poule ; ou les paroles de cette « Juive » qui vit dans un centre d'accueil en périphérie : « J'ai entendu qu'ils veulent nous enlever nos enfants (...) ça ne m'arrivera jamais à moi, s'ils essaient je déclenche la fin du monde », sachant peut-être que tant et tant d'autres mères « juives », ces années-là, n'ont pas eu la possibilité de déclencher la fin du monde, comme je m'apprête à le dire – quel effet ça fait justement, tout ça ?

Si nous parvenons à libérer nos consciences de l'élaboration manquée de cet antitsiganisme que nous avons sucé du lait de nos mères, alors l'antitsiganisme contemporain nous apparaîtra tel qu'il est : non seulement un holocauste qui attend toujours d'être élaboré, mais un cancer bien répandu dans la démocratie raciste de nombreux bien-pensants.

Voyons la chose en détail, en comparant l'antitsiganisme à certains concepts classiques et moins classiques des sciences sociales ; étant donné que la littérature est infinie, je vais le faire par souci de clarté et de simplicité en tentant de dialoguer avec le livre de Pierre-André Taguieff intitulé *Le racisme* (1997), un texte vif et agile qui a le mérite de résumer en quelques pages aussi bien les recherches de l'auteur que de nombreuses réflexions post-Holocauste. Après quoi, je donnerai des exemples rapides sur les effets concrets de l'antitsiganisme, certains très connus, d'autres moins connus, voire inconnus jusqu'à maintenant.

Antitsiganisme – J'adopte ici le terme « antitsiganisme » comme traduction de *Antiziganismus*, concept proposé par l'historien allemand Wolfgang Wipperman (1997, 2005), qui veut dénoncer toutes les formes de comportements contre les Tsiganes réalisés généralement en Europe. Les termes formés sur la racine « tsigan- » sont en effet beaucoup plus répandus aujourd'hui dans les différentes langues du continent que ceux qui renvoient aux « Égyptiens ». Dès lors qu'en anglais le terme « Gypsies » indique spécifiquement les Tsiganes anglais, et par extension seulement, les Tsiganes non anglais, il propose d'utiliser le terme *antigypsyism* également en anglais, au lieu de *antiziganism*, pour regrouper tous les phénomènes à l'échelle européenne. L'*antigypsyism* serait alors une sous-catégorie locale de l'*antiziganism* ; de la même manière, dans le milieu hispanophone, l'*antigitanismo* serait une catégorie de l'antitsiganisme plus général. C'est précisément parce qu'il existe de nombreux types de Tsiganes identifiés localement par l'antitsiganisme et de nombreux types de relations établies historiquement, que nous pouvons dire que la catégorie « antitsiganisme » est une catégorie polythétique, à savoir une catégorie qui ne peut pas être définie par un nombre suffisant et nécessaire de caractères, mais qui est composée d'un ensemble de maillons conceptuels se superposant les uns aux autres de manière à former une sorte de chaîne conceptuelle. Ces chaînes ou faisceaux conceptuels avaient été baptisés par Wittgenstein « air de famille ». L'antitsiganisme a juste la structure d'un air de famille.

Ethnocentrisme – Le terme *ethnocentrism* a été forgé en 1906 par le sociologue américain William Graham Sumner (1906: 15)², qui l'entendait comme une autopréférence de groupe. Certains utilisent également le terme « groupocentrisme ». Les spécialistes en sciences sociales ont constaté depuis

² « Ethnocentrism is the technical name for this view of things in which one's own group is the center of everything, and all others are scaled and rated with reference to it. Folkways correspond to it to cover both the inner and the outer relation. Each group nourishes its own pride and vanity, boasts itself superior, exalts its own divinities, and looks with contempt on outsiders. Each group thinks its own folkways the only right ones, and if it observes that other groups have other folkways, these excite its scorn. Opprobrious epithets are derived from these differences. 'Pig-eater', 'cow-eater', 'uncircumcised', 'jabberers', are epithets of contempt and abomination. The Tupis called the Portuguese by a derisive epithet descriptive of bird which have feathers around their feet, on account of trousers. For our present purpose the most important fact is that ethnocentrism leads a people to exaggerate and intensify everything in their own folkways which is peculiar and which differentiates them from others. It therefore strengthens the folkways» (Sumner 1906: 13).

longtemps que l'ethnocentrisme ainsi entendu est un phénomène universel. L'ethnocentrisme est possible parce que le sens d'appartenance à un groupe implique généralement le sens de non-appartenance aux autres groupes. Ce sens d'appartenance favorise la création du propre groupe comme un « centre » qui a une autoévaluation positive de soi. Outre l'hypertrophie du narcissisme social, l'amplification de l'autoévaluation positive conduit à une évaluation différente des autres groupes dès lors que, la distinction opérée, il est cognitivement impossible de ne pas construire de hiérarchisation. Par conséquent, en plus de placer son groupe au centre du monde de manière plus ou moins exagérée, l'ethnocentrisme construit également un filtre pour évaluer les autres qui en sortent avec un profil défavorable, forgé en général à coups de préjugés et de stéréotypes. La mesure du profil négatif peut fortement varier d'un cas à l'autre. La conception négative peut provoquer en réponse des actions d'ironie moqueuse, de *blaming*, de peur et/ou de mépris qui peuvent amener à l'évitement personnel ou collectif, à la discrimination sociale, à l'expulsion spatiale, à la ségrégation spatiale, à l'exploitation économique, à la violence physique, à l'extermination. Mais il peut également avoir comme réponse la tentative d'annulation de la conception négative, sans changer sa propre conception mais en tentant de changer l'autre pour le rendre semblable à soi. Une certaine forme de groupocentrisme caractérise toutes les différentes formes de stratification sociale que nous connaissons aujourd'hui : le *gender*, la classe sociale, la caste, le nationalisme, l'ethnicisme, le racisme...

L'antitsiganisme fait partie sans nul doute possible de ce plus vaste cadre anthropologique : les « Tsiganes » sont créés par un « nous », et au moment où ce « nous » perçoit/identifie des « Tsiganes », ces derniers sont automatiquement « autres » par rapport au « nous » lui-même. En Europe, le degré d'altérité peut varier d'un contexte géohistorique à l'autre. Les Tsiganes sont vus parfois comme un bloc unique (comme en Italie, lorsqu'ils sont étiquetés dans les documents d'un certain Ministère comme « Les Nomades », traités à part autant par rapport à « Les Italiens » que par rapport à « Les Étrangers »), parfois on entrevoit une certaine distinction (comme en France, lorsqu'on distingue les « Gens du Voyage » des « Roms »). Taguieff part du principe que dans l'ethnocentrisme, les préjugés et les stéréotypes sont uniquement négatifs. Pourtant, les psychologues sociaux nous disent depuis longtemps que les préjugés peuvent être négatifs, positifs ou ambivalents, même s'il n'en reste pas moins vrai que ce sont les préjugés négatifs qui ont le plus attiré l'engagement et l'attention des chercheurs. En ce qui concerne les Tsiganes, Daniele Todesco (2004) a montré que les préjugés positifs envers les Tsiganes sont aussi importants que les préjugés négatifs dans la construction de l'antitsiganisme, dès lors qu'ils peuvent les construire comme un « exotique au carré », considéré non dangereux, excellent au contraire, à admirer, tant qu'il se tient éloigné de ma réalité. Les rapports entre tsiganophilie et tsiganophobie sont encore à étudier. Lorsqu'une ville comme Grenade érige des statues à Carmen, héroïne littéraire gitane, et à quelques autres *gitanos* héros locaux du flamenco, mais que parallèlement, elle chasse les *gitanos rumanos* (Tsiganes roumains), il est clair qu'elle joue sur une construction très ambivalente du *gitano*.

Bien entendu, les différentes communautés de Roms, Sintî, etc. sont elles aussi ethnocentrées ; ethnocentrées les unes vis-à-vis des autres et ethnocentrées vis-à-vis de ceux qui sont généralement appelés les *gadjé*, c'est-à-dire ceux qui ont la réputation de pratiquer l'antitsiganisme. Cependant, les rapports entre, par exemple, romacentrisme et antitsiganisme sont des rapports de pouvoir fortement déséquilibrés.

Hétérophobie – Le terme est utilisé dernièrement en psychologie pour désigner l'hostilité des homosexuels envers les hétérosexuels. Il nous intéresse ici dans l'acception forgée par Albert Memmi, pour qui il s'agit du « refus d'autrui au nom de n'importe quelle différence » (1982: 118). Toutes les phobies « ethniques » rentreraient dans cette catégorie, à savoir celles qui se fondent sur la différence culturelle (islamophobie, judéophobie, christianophobie, négrophobie, etc.), mais également toutes les formes de refus envers tout « autre » : misogynie, misanthropie, handiphobie, paupérophobie, etc. Le racisme serait une sous-catégorie de l'hétérophobie.

De notre point de vue, la *tsiganophobie* fait partie de cette vaste catégorie de l'hétérophobie, et constitue la clé de voûte de l'antitsiganisme. Le terme « phobie » renvoie littéralement à la « peur », mais les hétérophobies ne sont pas constituées uniquement de peur, elles sont constituées également de la triade des émotions hostiles considérée par les psychologues dans l'union mépris/colère/dégoût (Izard 1977), triade qui peut être manipulée par les experts de la psychopolitique³.

Généralement, les psychologues réservent le terme « dégoût » à la relation avec des êtres inanimés, et le terme « mépris » à la relation avec des êtres vivants. Mais avec les Tsiganes, la distinction entre les deux émotions semble se diluer, dès lors que les cinq sens des non-Tsiganes semblent souvent programmés sur la fonction antitsigane. Les Tsiganes n'ont qu'une chose d'humain, disait un citoyen: la saleté (Piasere 1991). Ils dégoûtent, ils puent, qu'ils soient bien habillés ou vêtus de haillons. C'est grâce au processus hypertrophié de cette émotion que s'est développé l'un des plus vastes processus d'animalisation d'êtres humains jamais créé en Europe. D'après Valeriu Nicolae (2006), la déshumanisation serait le pivot de l'antitsiganisme et ce serait sa caractéristique propre. Pour mon compte, je crois que le ton du processus de déshumanisation varie d'un contexte à un autre, et peut parfois prédominer, parfois rester en sourdine, sans pourtant disparaître. Si la distinction entre le dégoût et le mépris n'est pas nette, elle l'est encore moins entre la colère et la haine.

Depuis les temps d'Aristote, on dit que la colère se manifeste contre une personne individuelle et qu'elle peut être annulée par des actions compensatoires (par exemple, une vengeance), alors que la haine peut se développer envers des personnes que l'on ne connaît pas directement, elle peut viser des groupes entiers, et elle peut durer longtemps, voire toujours. Cependant, il a été justement observé qu'avec la haine, « what is at stake [...] is the *perception* of a group in the body of an individual » (Ahmed 2001: 350) : je frappe un groupe, même un groupe imaginaire,

³ Je reprends ici des considérations sur les émotions antitsiganes figurant in Piasere 2012a. Sur les « sens antitsiganes », cf. aussi Piasere 1991.

en frappant les corps de quelques individus spécifiques (par exemple, au moyen d'une évacuation forcée). La haine est le contraire de l'amour, nous disent encore autant les psychologues que le sens commun. C'est un sens d'aversion qui considère qu'il est légitime, juste, de détruire l'objet pris pour cible. Elle peut trouver des motivations spécifiques, ou suivre des récits généraux. L'objet haï peut être détruit de différentes manières. En ce qui concerne les Tsiganes, nous retournons aux grands processus historiques qui ont été tentés à leur égard. Tout le monde peut haïr tout le monde, mais à l'instar de toutes les autres émotions, la haine sert de médiation entre le Soi et la société (Ahmed 2001). C'est pourquoi la forme de société est fondamentale pour la diffusion de la haine et, dans une société stratifiée, c'est la position respective de celui qui hait et de celui qui est haï qui est fondamentale : le fait que les membres d'une couche sociale subalterne haïssent ceux d'une couche supérieure est une chose, l'inverse en est une autre. Lorsque ce sont les couches hégémoniques qui haïssent une couche inférieure, la force de l'imagination qui se déchaîne envers le subalterne, ou simplement envers celui qui n'accepte pas les lois de la stratification sociale, peut être fantasmagorique : ce dernier peut être incestueux, cannibale, voleur, assassin, pestiféré, lié aux entités maléfiques du cosmos, ravisseur, etc. Mais au même moment, l'imagination est censurée : celui qui hait un groupe humain entier croit en réalité qu'il le fait par amour – par amour de la société plus large qui doit être protégée, ou par amour pour les individus de ce groupe haï, considérés comme étant dévoyés par le groupe lui-même. C'est l'idée d'amour qui justifie et persuade de haïr, comme l'a bien démontré Sara Ahmed : « Together we hate and this hate is what makes us together » (2001: 346). De cette manière, il se produit une cosmologie quotidienne avec un sujet imaginé (« nous, qui haïssons les Tsiganes ») et un objet tout autant imaginé (« les Tsiganes, que nous haïssons ») : « The ordinary becomes that which is *already* under threat by the imagined others whose proximity becomes a crime against person as well as place » (2001: 346).

La haine du haut vers le bas, disait déjà Darwin, est difficile à distinguer de la peur. Et l'on a peur des Tsiganes, parfois une peur folle. Cela dit, on peut avoir peur de beaucoup de choses, mais il a été dit que la peur est une émotion démocratique qui touche tout le monde (Bourke 2005). La recherche de Tosi Cambini (2008) a mis en évidence la peur des mamans italiennes que la Tsigane leur vole leur enfant en bas âge, et c'est la cause de nombreuses plaintes de tentative d'enlèvement, y compris de la part de femmes qui suivent une thérapie psychologique : la certitude que la Tsigane s'approche de la poussette ou du petit lit pour enlever l'enfant fait partie des récits largement partagés. Or, beaucoup de gens enlèvent des enfants, mais un enlèvement par une Tsigane est particulier, dans le sens où seule la Tsigane sait enlever *comme une Tsigane* ! La peur du vol d'un enfant fait partie de la plus grande peur des vols, parce que le Tsigane est considéré comme un voleur de par sa nature intrinsèque : il vole des objets, des animaux et des humains. Nous pouvons là aussi reprendre les suggestions de Sartre à propos des Juifs de sa génération : il y a vol et vol, mais les vols des Tsiganes sont particuliers du seul fait qu'ils sont commis par les Tsiganes⁴.

⁴ Sartre : « En se dressant contre le Juif, ils prennent soudain conscience d'être propriétaires : en se représentant l'israélite comme un voleur, ils se mettent dans l'enviable position de gens qui pourraient

Avec les Tsiganes, on voit souvent disparaître les considérations d'ordre sociologique ou politique ou religieux qui peuvent être faites sur la marginalité sociale ou sur la résistance culturelle, mais on soutient le « lombrosisme » implicite d'une délinquance innée. D'après une recherche que je co-dirige dans le cadre du programme « Justice » de l'Union européenne, il apparaît que l'Italie est le pays où la peur que les Tsiganes transmettent des maladies est la plus forte d'Europe. Il s'ensuit que les administrations publiques sont obsédées par les problèmes d'hygiène lorsqu'elles doivent gérer la présence des Tsiganes sur le territoire communal ; il s'ensuit que de nombreuses assistantes sociales appréhendent d'entrer dans les « camps », de peur d'attraper on ne sait quel virus, mais surtout de contracter le SIDA⁵.

La tsiganophobie ordinaire, comme toutes les phobies, construit des groupes où le pouvoir est différemment partagé, elle construit des groupes où l'accès au pouvoir est différemment permis. La peur d'un non-Tsigane envers un Tsigane a beaucoup plus de pouvoir que celle d'un Tsigane envers un non-Tsigane : un non-Tsigane a le pouvoir d'appeler la police pour éloigner le Tsigane, par exemple d'un lieu public, tandis qu'on n'imagine mal le contraire.

Hétérophilie – Dans l'acception de Taguieff, l'hétérophilie « présuppose que les différences sont, en tant que telles, positives » (1987: 36). L'hétérophile a peur de l'absence de diversité, il craint l'indifférenciation. D'après lui, l'hétérophilie est essentiellement anti-universaliste et érige le particularisme en norme universelle. C'est l'hétérophilie qui conduirait à une forme particulière de différentialisme : l'antiracisme anti-universaliste. Taguieff reconnaît dans ce différentialisme l'éthique implicite des anthropologues : « droit à la différence communautaire et tolérance active entre les cultures » (1987: 37). À juste titre : nous, les anthropologues, sommes souvent complices des communautés avec lesquelles nous allons vivre ; et comme il est statistiquement prouvé que les anthropologues vont souvent étudier soit leurs propres minorités, soit les minorités des autres (ce sont les seuls, avec les linguistes, qui le font généralement), ils deviennent souvent complices du communautarisme anti-hégémonique de ces communautés. Cela se produit normalement chez les ethnologues des Tsiganes, qui déploient une *tsiganophilie* évidente.

Toutefois, je trouve que la distinction entre Hétérophobie et Hétérophilie telle qu'elle est proposée par Taguieff est excessivement manichéenne. Celles-ci sont présentées comme sèchement anti-téthiques, alors qu'elles sont à l'évidence les pôles d'un continuum très varié et ambigu. Par exemple, l'action missionnaire se place-t-elle sous le signe de l'hétérophobie ou de l'hétérophilie ? Les missionnaires de toutes confessions exercent leur action au nom de l'amour pour l'autre (hétérophilie), mais au nom de cet amour, ils essaient de convertir, à savoir de rendre semblable à eux, parce qu'ils trouvent le paganisme intolérable (hétérophobie). C'est ainsi que ces cinquante dernières années, l'Église évangélique et l'Église catholique ont déclenché une campagne de conversion sans précédent chez les Tsiganes d'Europe ; or, les deux

être volés [...] Ainsi ont-ils choisi l'antisémitisme comme un moyen de réaliser leur qualité de possédant » (1946:19).

⁵ Sur ce projet de recherche, voir également aujourd'hui Tosi Cambini *et al.* 2013.

Églises le font au nom de l'universalisme chrétien d'une part, et d'autre part, elles soulignent l'importance de la « richesse des différences ». Dans les années 60, l'Église catholique a donné le jour à trois revues en même temps consacrées aux Tsiganes, dans les trois plus grands pays catholiques de l'Occident européen : *Pomezia* (en Espagne), *Monde gitan* (en France) et *Lacio drom* (en Italie) ; au même moment, dans le cadre de l'Évangélisme mondial, on assistait en France à la création - et au développement spectaculaire qui s'en est suivi dans toute l'Europe - de la Mission Évangélique Tziganes, l'une des nombreuses articulations « ethniques » de cette Église⁶.

Xénophobie – Il s'agit d'un terme de plus en plus employé, encore que sémantiquement ambigu. Il semble que ce soit Anatole France qui l'ait utilisé pour la première fois en 1901 dans son livre *Monsieur Bergeret à Paris* (cf. Villard 1984). Étymologiquement, *xénos* signifie étranger, c'est-à-dire quelqu'un ou quelque chose qui est *extra*, en dehors du groupe. Si nous le prenons dans le sens juridique, après que le monde se soit construit en États nationaux, la xénophobie renvoie à l'hostilité envers les étrangers, les immigrés, par exemple, qui ne sont pas citoyens de mon pays mais qui le sont dans le leur. Si nous le prenons dans un sens plus large, la xénophobie renvoie alors à l'hostilité envers n'importe quel étranger ou groupe d'étrangers, par exemple le fameux « vagabond » qui s'arrête une journée dans un village et puis repart. Dans tous les cas, la xénophobie semble davantage liée soit au fameux « étranger intérieur » de Simmel, soit à l'étranger colonisé, plutôt que contre les étrangers qui restent chez eux : combien y a-t-il de Français qui éprouvent de l'hostilité envers les Esquimaux de l'île de Baffin ? Récemment, le terme est utilisé au sens large, ou en alternative au terme « racisme », ou en formant un binôme avec « racisme » (par exemple, l'« Observatoire européen des phénomènes racistes et xénophobes » a été une institution de l'Union européenne jusqu'en 2007) ; la frontière entre les deux n'est alors pas toujours spécifiée.

Dans le cadre de l'antitsiganisme, le terme *romaphobie* peut rentrer dans la xénophobie ; il est souvent utilisé, notamment dans le milieu anglophone (*romaphobia*) et chez les activistes roms transnationaux, comme synonyme de l'antitsiganisme même. Construit à partir de « roma », l'une des formes au pluriel du terme « rom », il marque de fait l'entrée d'un nouveau sujet politico-identitaire - les « Roma » - dans l'arène internationale, sujet qui se pose en remplaçant des anciens « Tsiganes ». De ce point de vue, la romaphobie peut alors renvoyer à l'hostilité envers ce nouveau sujet politique, au sein des luttes pour la reconnaissance dont la planète regorge aujourd'hui. Si l'antitsiganisme traditionnel frappe les Tsiganes comme fantôme hétéro-construit, la nouvelle romaphobie frappe les Roma comme nouvelle communauté imaginée auto-construite par les activistes roms. La romaphobie est l'antitsiganisme à l'ère du néolibéralisme et de l'ethnopluralisme.

⁶ Marc Bordigoni attire mon attention sur l'existence d'une Mission Évangélique Tzigane en Suisse depuis 1913. Dans le numéro 75 de 1963 de *Zigeunerfreund/L'ami des Tziganes*, revue de la mission, on peut trouver un compte rendu des cinquante premières années d'activité de cette Église, restée apparemment circonscrite au milieu helvétique.

Cependant, en ce qui nous concerne, le terme romaphobie peut avoir également une autre signification, plus proche de l'étymologie du terme xénophobie. Dans des pays tels que la France, où il existe une distinction assez nette entre « Gens du voyage », de nationalité française avec un statut administratif bien défini (Bordigoni 2013), et Roms, de nationalité étrangère, romaphobie peut renvoyer notamment à l'hostilité envers ces Roms-là. En revanche, dans des pays comme l'Italie où la perception du Tsigane comme étranger en soi n'est pas un fait nouveau (Piasere 2012a) et où le terme « Roms » est en train de devenir le terme largement utilisé comme *politically correct*, la romaphobie peut juste renvoyer à cette perception du Rom qui, en tant que Rom, n'est pas nationalisable, et reste alors un étranger *de jure* ou *de facto*. Aujourd'hui en Italie, cette forme de romaphobie touche notamment les Roms réfugiés de l'ex-Yougoslavie et les gens nouvellement arrivés de la Roumanie et de la Bulgarie, alors que dans des pays comme la France, l'Espagne, la Belgique, la Suisse, elle touche surtout les Roms roumains et bulgares. La romaphobie contemporaine naît donc au sein du processus de la dite intégration européenne, et elle représente l'une des plus grandes évidences de l'écart existant entre le centre et la périphérie de l'Union Européenne.

Racisme – Tout en reconnaissant le racisme comme l'une des nombreuses réalisations anthropologiques de l'ethnocentrisme et de l'hétérophobie, Pierre-André Taguieff l'historicise en le définissant comme un phénomène occidental et moderne. Il aurait été précédé de phénomènes de « protoracisme », nés au début de l'ère moderne, lorsqu'il existait déjà ce qui à son avis est le cœur du racisme : la *mixophobia*, à savoir le refus du mélange, l'horreur des échanges entre groupes humains, l'obsession de la perte de la pureté du groupe d'appartenance. Comme les opinions abondent, il distingue trois théories qui renvoient au racisme : 1) la théorie modernitaire restreinte, 2) la théorie modernitaire ultra-restreinte, 3) la théorie modernitaire élargie ; et trois modèles de protoracisme : a) le mythe du sang pur, la *limpieza de sangre* (Espagne, Portugal) ; b) la légitimation de l'esclavagisme colonial des peuples « de couleur », c) la doctrine aristocratique française dite des « deux races ».

2) Partons de la théorie modernitaire ultra-restreinte, qui serait celle qui reconnaît la pertinence de l'utilisation du terme « racisme » limitée au domaine des théories anthropologiques du racisme qui se considéraient « scientifiques », et qui se sont développées entre le XIX^e et le XX^e siècle. Dans ce cas, le racisme serait un produit de la sécularisation qui a permis la naissance de la science moderne athée ou agnostique. En l'espèce, avons-nous des exemples de racisme antitsigane ? Certainement ! Je pourrais donner l'exemple de l'un des plus célèbres anthropologues criminels de l'époque, Cesare Lombroso, l'expert de la prétendue criminalité héréditaire, qui définissait les Tsiganes – entre autres - comme « l'image vivante d'une race entière de délinquants » (1876: 125), qui affirmait que même ceux qui auraient voulu sortir de la criminalité ne le pouvaient pas à cause de l'« influence de la race » (1897). Lombroso pensait que les délinquants-nés ne pouvaient pas être réintégrés dans la société, et il a toujours été partisan de la peine de mort. Il ne l'a pas

vraiment écrit en toutes lettres, que je sache, mais l'on en déduit que les « races délinquantes » devaient être anéanties. Les nazis ne suivront pas les théories de Lombroso, mais ils ont quand même essayé... Lombroso n'était pas un isolé, il forma toute une école d'anthropologie criminelle qui eut une grande influence y compris en dehors de l'Italie. Beaucoup de ses élèves ou adeptes travaillaient dans les commissariats, et s'il arrivait souvent que les fonctionnaires se méfient des experts, d'autres fois ils ne pouvaient pas se soustraire aux modes culturelles. Lombroso affirmait que les Juifs étaient également une race de délinquants-nés, même s'il était lui-même d'origine juive : ne se considérant pas comme un délinquant, cela va de soi, il avait essayé de camoufler son origine en changeant son prénom de naissance, et Marco Ezechia devint Cesare, justement. Il était né à Vérone, laquelle a à sa tête Flavio Tosi depuis 2007, le seul maire d'Italie à avoir été condamné pour propagande raciste. En 2009, Tosi a donné son nom à des jardins publics, le « Parc Cesare Lombroso » : quelqu'un a dit que c'est comme s'il y avait, à Berlin, un parc dédié à Alfred Rosenberg, l'idéologue nazi de la supériorité de la race aryenne...

1) La théorie modernitaire restreinte est celle qui considère le racisme comme « successeur immédiat des premières classifications des 'races humaines' », classifications qui ont proliféré entre le XVIII^e et le XIX^e siècle et qui furent reformulées dans la deuxième moitié du XIX^e siècle à la suite des théories de l'évolution de Darwin qui s'étaient imposées. La classification des races humaines commença au XVIII^e siècle, lorsque Linné introduisit l'homme dans la taxonomie zoologique, et la théorie modernitaire restreinte de Taguieff correspondrait à l'époque que d'autres ont identifiée comme la période du racialisme, qui deviendra racisme, et qui aurait des dates précises : elle commencerait en 1749, année de la publication de *De l'homme* de Buffon, et finirait en 1945 avec la chute d'Hitler (Camporesi 1999: 23). Cette théorie est celle qui considère que les caractères physiques et mentaux se mélangent et que dans leur union, ils sont fixes et héréditaires. Ajoutons que cette théorie accordait une grande importance au crâne en tant que conteneur du cerveau, c'est pourquoi on a assisté, au moins jusqu'à la Première Guerre mondiale, au développement d'un art craniométrique raffiné qui cherchait à identifier une typologie de forme du crâne. On pensait que la forme du crâne était elle aussi fixe et héréditaire, et que chaque race avait son crâne fixe et immuable. Pour comprendre comment étaient les races, il fallait comprendre comment était le crâne. Celui qui démontra que la forme du crâne peut changer d'une génération à l'autre, y compris au sein d'une même famille, fut l'Allemand Franz Boas (1911), l'un des fondateurs de l'anthropologie culturelle moderne. Son ouvrage fut brûlé sur la place de Berlin dans le bûcher public organisé par les nazis le 10 mai 1933, dans lequel on jeta les livres jugés « contraires à l'esprit allemand ».

Nous venons de voir le film, et nous avons vu les effets de l'application de cette théorie sur les Tsiganes, associée à l'eugénisme nazi. Ce qu'il m'importe de souligner toutefois, c'est la profondeur historique de la présence des Tsiganes dans le cadre de cette même théorie, qui n'est pas née des manies d'Hitler ou de Ritter. Nous avons évoqué plus haut Lombroso & C., mais si nous remontons plus en arrière, nous voyons que les Tsiganes entrent dans les discours des premières théories

modernitaires du racisme dès le tout début. Immanuel Kant, nous le savons depuis longtemps, épousa les premières théories racistes ; ce que l'on sait moins, c'est que pour les démontrer il se servit précisément des Tsiganes. Je me reporte ici à l'étude récente de Mario Longo (2011), dans son analyse des positions kantienne « entre racisme et cosmopolitisme », où il reprend la lecture de trois essais dans lesquels Kant soutient ses idées sur les races. Kant écrit sur le sujet en 1777, en 1785 et en 1788. Il cherche à fonder une théorie monogénique selon laquelle tous les hommes appartiennent à une seule souche (théorie soutenue par l'Église dès l'époque de Saint Augustin, et pour laquelle est un homme toute créature qui provient d'Adam), et une théorie polygénique selon laquelle les hommes appartenant à des races différentes proviennent de souches différentes (théorie née dans le milieu libertin de la France au XVII^e siècle). Kant admettait que les hommes appartenait tous à la même espèce, étant donné que leurs mélanges étaient toujours féconds, d'après les enseignements de Buffon, d'où son idée que l'humanité entière proviendrait d'une seule souche. Cependant, cette souche originelle (*Stamm*) se serait à un certain stade divisée en quatre sous-souches qu'il appelait « races » (*Race* ou *Abartung*) ; ces dernières pouvaient à leur tour être divisées en « variétés » (*Varietät*). Or, une « variété » d'hommes pouvait avoir des caractères physiques qui pouvaient être héréditaires, certes, mais qui l'étaient de manière irrégulière et non automatique : en faisaient partie la couleur des yeux, des cheveux, la taille, la physionomie ; en revanche, une race avait des caractères physiques immanquablement héréditaires, et c'étaient les couleurs de la peau. Il reconnaît donc quatre races d'après la couleur de leur peau : les blancs, les jaunes (les Indiens), le noirs et les roux/cuivre (Américains). La caractéristique des races était d'être immuable, celle des variétés d'être au contraire variable. Kant cite les Tsiganes dans les trois essais : en 1777, alors qu'il n'avait pas pu encore lire le livre de Grellmann de 1783 qui lançait la théorie de l'origine indienne, où il les considère de la race mongole (sur la base de la croyance répandue à l'époque dans le nord de l'Europe, selon laquelle les Tsiganes étaient des Tartares) ; en 1785, il les catalogue en revanche comme Indiens et les considère alors « moins dégénérés par rapport à la figure de leurs ancêtres » ; en 1788, pour riposter aux thèses de l'un de ses critiques sur la question de l'immuabilité des races, et donc de la couleur de la peau, il utilise plus largement le cas des Tsiganes, dont la peau, dit-il « a gardé si parfaitement ce même aspect que, s'ils grandissaient aux Indes, on ne trouverait entre eux et les indigènes de là-bas, selon toute présomption, absolument pas la moindre différence »⁷.

Comme on le voit, les Tsiganes ont été impliqués dès le début dans le débat sur les races, et s'il est vrai qu'ils apparaissent moins fréquemment par la suite, c'est uniquement parce que l'on intègre des peuples jugés plus importants par les Européens blancs d'un point de vue politique, économique et militaire. Mais il n'est

⁷ Les textes de Kant sont les suivants : « Von der verschiedenen Racen der Menschen », in *Der Philosoph für die Welt*, Tl. II, pp. 125-164, Leipzig, 1777 ; « Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace », in *Berlinische Monatsschrift*, VI, pp. 390-417, Berlin, 1785 ; « Über den Gebrauch theologischer Principien in der Philosophie », in *Teutscher Merkur*, Jena, 1788. La citation en français est prise de la traduction de L. Ferry, cit. in Asséo 2008: 87.

absolument pas vrai qu'ils ont été persécutés par les nazis ou par les fascistes à cause de leur asocialité et non pas par racisme, comme il a été dit depuis Nuremberg et comme certains continuent à le dire en Italie : l'asocialité était considérée comme le résultat de certaines caractéristiques raciales, liées à l'essence des corps tsiganes. Or, il n'est pas dit qu'une vision étroitement liée à ce type de racisme antitsigane ait disparu avec la disparition du nazisme. Dans un article qui passe en revue les études sur la santé des Tsiganes, publiées entre 1979 et 2001, Paola Trevisan (2004) a montré par exemple qu'un tiers des travaux concerne des études de génétique, comme si leur état de santé dépendait surtout de caractéristiques dérivant de leurs corps plutôt que des conditions de vie ou de la possibilité d'accéder aux centres de soins, thèmes sur lesquels, en revanche, il existe très peu d'études⁸.

3) Je parlerai de la « théorie modernitaire élargie » de Taguieff à la fin de ce travail, et je passe maintenant aux modèles de protoracisme. Je laisse aux experts d'histoire espagnole la question du lien entre la théorie de la *limpieza de sangre* et les *gitanos*, et aux experts d'histoire française celle du lien éventuel entre la théorie aristocratique des deux races et les Bohémiens d'Ancien régime, et j'aimerais en revanche m'arrêter un moment sur le problème de la légitimation de l'esclavagisme. Ici, la situation concernant les Roms est peu claire. Nous savons que les Roms ont été esclaves pendant cinq siècles, jusqu'au milieu du XIX^e siècle, dans les anciennes Principautés chrétiennes orthodoxes de Valachie et de Moldavie, régions qui font partie aujourd'hui de la Roumanie. Nous savons bien que dans l'Église orthodoxe, la symbologie du sang a son rôle important, mais nous ne savons pas dans quelle mesure cet esclavage était fondé sur le mythe de la pureté du sang, le dénominateur commun des autres protoracismes dont parle Taguieff. Ce qui est sûr, c'est que cet esclavage était fondé lui aussi sur la mixophobie dès lors que les Roms ne pouvaient pas épouser des non-Roms, et surtout que les mariages mixtes Tsiganes/boyards (les nobles locaux) étaient interdits. En conséquence, nous pouvons subodorer que des éléments d'idéologie protoraciste étaient présents dans ce passage de l'histoire antitsigane européenne. D'autre part, les émancipationnistes roumains du XIX^e siècle faisaient eux-mêmes l'analogie avec l'esclavage des noirs américains, libérés dans les mêmes années : c'est Mihail Kogălniceanu, l'un des politiciens roumains les plus actifs de l'époque, qui se bat pour l'émancipation, qui écrit la Préface à la première traduction roumaine de *La Case de l'Oncle Tom* en 1853, alors que les Roms étaient encore en grande partie esclaves. Nous trouvons également, dans les deux Principautés, l'idée que les Tsiganes étaient privés de libre arbitre, nécessitant des punitions constantes, comme ce qui se produisait pour les Noirs dans les colonies américaines : nous trouvons là aussi une équation fondamentale : tu es esclave car tu es Tsigane.

Effets – Qu'ont provoqué, dans l'histoire de l'Europe, les ethnocentrismes, les hétérophobies tsignanophobes, les xénophobies, les racismes restreints ou ultra-restreints, lorsqu'ils ont été appliqués aux Tsiganes ? En d'autres termes, qu'est-il

⁸ Sur l'insistance de l'approche génétique des sciences médicales concernant la santé des Roms, voir également le beau livre de Marek Kohn (1995).

arrivé lorsqu'on est passés des antitsiganismes dits et pensés aux antitsiganismes mis en application ?

- *Exploitation de masse*. Nous venons d'évoquer l'esclavage de masse des Roms, qui a existé pendant environ cinq siècles dans l'Europe du Sud-Est.

- *Extermination 1 : élimination directe*. Comme le montre le film « Mémoires tsiganes », l'holocauste des Tsiganes a cette caractéristique qu'il a été aussi systématique que censuré. Or, il existe différentes façons de tenter d'exterminer une population. L'une d'elle est la suite de l'élimination directe, que nous appelons « extermination 1 » : l'holocauste nazi en est l'exemple, mais ce n'est pas le seul. À un moment donné, durant l'histoire moderne, plusieurs pays tels que par exemple la République de Venise accordait l'impunité à toute personne qui parvenait à tuer un Tsigane.

- *Extermination 2 : blocage de la procréation*. Une autre façon de mettre en œuvre l'extermination est la pratique de l'eugénisme. Comme on le sait, le terme fut inventé par Francis Galton, cousin de Darwin, et il fut largement pratiqué par les nazis. Il a à voir avec la technique de l'« amélioration » des caractéristiques héréditaires par le biais du contrôle de la procréation. Comme nous le savons, des techniques « eugénétiques » employant la stérilisation forcée des femmes roms ont été pratiquées dans la Tchécoslovaquie communiste. Avec la stérilisation, on espère bloquer la reproduction. À partir des années 70 au moins, des femmes roms ont été stérilisées sous la menace de perdre les avantages sociaux dont elles bénéficiaient de l'État. En 1979, les dénonciations de la « Charte 77 » firent scandale. Un fait moins connu est que les stérilisations ont continué en République tchèque, en Slovaquie, mais aussi en Hongrie après l'effondrement du communisme : une dénonciation de 2003 révèle que plus de cent femmes roms furent stérilisées en Slovaquie après 1989 ; en 2005, 87 femmes roms stérilisées contre leur volonté arrivent à gagner un procès en République tchèque ; en 2006, le comité ONU pour l'Élimination de la discrimination à l'égard des femmes (CEDAW) condamne la Hongrie pour la même raison (v. Center for Reproductive Rights 2003).

- *Extermination 3 : enlèvement des enfants*. Une autre façon encore de pratiquer l'extermination est d'enlever les enfants : les mamans roms les font, et toi tu les lui enlèves. La *Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide* de 1948 reconnaissait déjà à l'époque que l'une des façons de parvenir au génocide d'un peuple était le « transfert forcé d'enfants d'un groupe à un autre » (art. 2). Or, nous savons que cette pratique est largement présente dans l'histoire antitsigane d'Europe. Je rappelle ici les lois bien connues de Marie-Thérèse d'Autriche et de son fils Joseph II, de la deuxième moitié du XVIII^e siècle, en vertu desquelles les enfants des Tsiganes devaient leur être enlevés pour être placés chez les paysans ayant besoin de main-d'œuvre, et chez les prêtres pour qu'ils leur donnent une éducation chrétienne. Une historienne autrichienne, Claudia Mayerhofer (1982) démontra à l'aide de documents précis l'étendue de l'application de ces lois dans le Burgenland. Des pratiques identiques étaient peut-être déjà mises en application en Espagne. Un autre cas tout aussi connu est celui des Jenische en Suisse : aujourd'hui, nous savons avec précision que de 1926 à 1972, avec un pic entre les années Trente et Quarante, 586

petits Jenische exactement (300 filles et 286 garçons) furent enlevés à leurs familles pour être enfermés dans des internats religieux, des hôpitaux psychiatriques ou donnés en adoption à des familles suisses, alors que les mères étaient souvent stérilisées, notamment dans les cantons des Grisons, du Tessin, de Saint-Gall et de Schwyz. Le tout par les soins d'une organisation largement soutenue et financée par l'État fédéral (Meier 2008: 107). Un autre fait moins connu : pendant la Seconde Guerre mondiale, 700 enfants roms furent arrachés à leurs parents dans le camp de concentration de Jasenovac, en Croatie, pour être donnés à des couples d'Allemands sans enfants (Polansky, cit. in Tullio Cataldo 2013). Cette histoire s'insère dans ce grand phénomène contradictoire qui voit régulièrement des flux d'enfants passer des familles des ennemis vaincus à celles des vainqueurs, comme ce fut le cas des enfants orphelins allemands, ou coréens, ou vietnamiens, adoptés par des familles nord-américaines après les différentes guerres du XX^e siècle (Di Silvio 2008). Mais cette histoire s'insère également dans le grand phénomène ambigu du marché des adoptions, qui à notre époque ne concerne pas seulement les petits orphelins, mais aussi les enfants dont les parents sont jugés incapables ou dans l'impossibilité de les élever. Aujourd'hui, le mécanisme des adoptions nationales et internationales est en train de se configurer *de facto* comme une grande mise en scène permettant à des populations qui ont construit, pour maintenir leur domination sur le reste du monde, des sociétés avec une organisation sociale élaborée de la formation et du travail favorisant la décroissance démographique, ce qui les oblige à aller chercher des enfants adoptifs parmi les couches les moins favorisées de leur propre société, ou surtout parmi ces mêmes populations pauvres du reste du monde qu'elles dominent directement ou indirectement. Le mécanisme s'appuie sur une ambiguïté totale car il est idéologiquement construit sur l'« intérêt de l'enfant ». C'est dans ce mécanisme infernal que sont tombés les Tsiganes, surtout en Italie. Pendant les recherches que j'ai dirigées ces dernières années, il est apparu que plusieurs magistrats des Tribunaux pour enfants ont déclaré que tous les enfants tsiganes devraient être enlevés à leurs familles. Ils l'ont dit, souvent ils l'ont fait : bien que les Tsiganes ne soient en Italie qu'une minorité qui atteint à grand-peine 0,2 % de la population totale, les enfants roms donnés en adoption représentent parfois 10 à 12 % du total. Nous avons calculé qu'en moyenne, un enfant rom a 17 fois plus de probabilité d'être enlevé à sa famille qu'un enfant non rom (Piasere 2012a). Une recherche qui vient de se conclure dans le Latium et qui couvre la période 2006-2012 porte ces probabilités à 40 (Tullio Cataldo 2013) ! Je dénonce depuis longtemps ce qui est en train de se passer en Italie, mais personne ne semble touché : il fait partie de l'antitsiganisme inculqué de considérer que les petits Tsiganes doivent être sauvés de leurs parents.

- *Projection*. À juste titre, et peut-être de manière inattendue pour le lecteur, Taguieff introduit le thème de la projection en parlant du racisme. Il prend l'une des définitions des psychanalystes, pour qui la projection est une « opération par laquelle le sujet expulse de soi et localise dans l'autre, personne ou chose, des qualités, des sentiments, des désirs, voire des objets » (Taguieff, 1997: 116). Du moment où l'Italie est le pays qui connaît le pic du nombre d'enfants roms arrachés à leurs familles (de façon tout à fait légale !) et donnés aux non-Tsiganes, on a le pic à l'inverse des

plaintes pour tentatives d'enlèvement d'enfants par les Tsiganes. Une recherche ciblée montre qu'il s'agissait toujours de fausses alertes : aucun Tsigane n'a été condamné pour enlèvement de mineur, pas même après un procès (Tosi Cambini 2008). La projection antitsigane est très puissante.

- *Ségrégation*. Lorsqu'on ne tente pas l'extermination sous l'une de ces formes, on tente d'autres voies. La ségrégation est largement pratiquée en Europe : des *țiganie* roumaines aux *gitanerías* espagnoles, des *osada* slovaques aux *campi nomadi* italiens, etc., partout en Europe, nous trouvons souvent, souvent, des installations réservées aux Tsiganes. Il a été calculé qu'en Italie, environ la moitié de la population tsigane habite dans ces « camps ». Remarquons que ces camps sont souvent construits ou acceptés par les autorités municipales : or, le cas de la ville de Rome montre que 93 % des enfants roms donnés en adoption entre 2006 et 2012 proviennent précisément des *campi nomadi* gérés directement ou indirectement par la municipalité de Rome (Tullio Cataldo 2013). Il en découle que la ségrégation des Roms est pratique pour satisfaire la demande spasmodique d'enfants des autres de la part d'une société non tsigane à la limite de la stérilité collective.

- *Nettoyage ethnique*. J'utilise cette expression désormais célèbre avec quelque enflure anachronique, du moment où le langage « ethnique » ne couvre pas toute l'histoire moderne d'Europe. Mais ce présentisme peut nous aider à comprendre les faits en fonction de notre mentalité d'aujourd'hui. Les textes d'« histoire des Tsiganes » sont en bon nombre des textes d'histoire de l'antitsiganisme, et tous ces textes nous montrent à quel point les pouvoirs publics pratiquaient l'expulsion des Tsiganes des territoires nationaux, provinciaux, locaux, dans les pays non ottomans. La détsiganisation du territoire a été une ligne politique parfois gagnante, presque toujours perdante pour différentes raisons (les populations locales ne suivaient pas toujours les lubies de leurs gouvernants, par exemple, ou bien c'étaient les nobles locaux qui accueillaient les Tsiganes, dans leur désobéissance chronique au pouvoir central). Aujourd'hui, dans des pays comme la France, l'Italie, l'Espagne, la Suisse, les nettoyages antitsiganes frappent en particulier les Roms roumains et bulgares ; mais en Italie, où il n'existe pas le correspondant d'une catégorie administrative comme celle des « Gens du voyage », les expulsions des territoires municipaux des cinquante dernières années ont assigné de nombreux Sinti et Roms à vivre uniquement dans la commune de résidence, souvent dans un camp. Nettoyage ethnique et ségrégation sont les deux faces d'une même médaille. Dans de nombreux cas, antitsiganisme traditionnel et nouvelle romaphobie s'embrassent.

- *Discrimination*. Par où devrais-je commencer pour parler de ce sujet ? J'y renonce, et je ne rapporterai que ces petits faits : un Rom que je connais depuis qu'il était tout petit et que j'appellerai Claudio, qui a un nom de famille d'origine slave évidente, épouse une Sinta qui a un nom d'origine italienne. Il décide de donner à ses enfants le nom de la mère, afin qu'ils ne soient pas reconnus comme Tsiganes. Il en est heureux. Une Romnì que je connais depuis qu'elle était toute petite, et que j'appellerai Ursula, a elle aussi un nom d'origine slave, un nom très connu comme nom tsigane : mais elle est contente que ses enfants aient maintenant le nom de son mari, un tunisien : il vaut mieux être reconnus comme Arabes que comme Tsiganes.

Mais en Italie, une femme mariée garde son nom de naissance : lasse des traitements que les agents de la circulation lui font subir chaque fois qu'elle se fait arrêter en voiture pour la vérification des papiers, elle prend la décision draconienne de changer de nom. Après des démarches administratives infinies, elle y parvient ; aujourd'hui, personne ne l'ennuie plus, avec son beau nom italien.

Racisme: la théorie modernitaire élargie – Le racisme est né sur un *humus* protoraciste fertile, Taguieff a raison. Et lorsqu'il s'est imposé au XIX^e siècle, il est devenu un paradigme scientifique puissant et un idiome culturel tout aussi puissant. Il s'est enkysté dans les consciences européennes et la mort d'Hitler n'a pas suffi pour l'extirper. L'idée d'appartenir à un groupe parce qu'on partage une substance et que ce partage conditionne toute la vie est une idée très puissante, car c'est la base des croyances/connaissances du lien « naturel » entre parents et enfants. Tout le débat après 1945 sur l'inexistence des races dans l'espèce *Homo sapiens* n'a pas entamé cette certitude mais, la race devenue tabou, elle a été projetée ailleurs. Elle a été projetée précisément dans le concept par lequel Boas combattait l'idée de race, à savoir le concept de culture. Il s'est agi d'un acte de piratage aussi systématique qu'inconscient. Jusqu'aux anthropologues, surtout américains, qui se sont faits les premiers promoteurs et propagateurs de ce concept (à l'origine allemand, puis réélaboré en Angleterre...) et qui ne se sont pas rendus compte qu'ils en parlaient souvent dans les termes employés autrefois par les anthropologues lorsqu'ils parlaient de la race. La seule chose, c'est qu'ils veillaient maintenant à dire d'emblée que les cultures sont toutes au même niveau, qu'elles ne sont pas hiérarchisables. Le fait est que tout ce que l'on faisait avant, et comment on le faisait, était pour la race à laquelle on appartenait, puis à partir des années Cinquante aux Etats-Unis, à partir des années Soixante-dix en Europe, tout ce que l'on faisait, et comment on le faisait, était pour la culture à laquelle on appartenait. À l'instar de la race, la culture a été pensée inconsciemment comme quelque chose de fixe et de primordial. Les caractéristiques ataviques que l'on attribuait autrefois à la race sont attribuées maintenant à la culture. Les chercheurs ont leur part de faute, mais ils ont souvent été simplement complices au niveau inconscient de cette manière très partagée de concevoir la diversité culturelle. C'est en suivant cette manière de concevoir la culture qu'un juge, en 2008, refuse la liberté à une mineure rom accusée d'avoir enlevé un enfant, en affirmant que la présumée ravisseuse est « pleinement intégrée dans les schémas typiques de la culture rom [...] et il existe dès lors [...] un risque concret de récidive » et aussi que « l'adhésion mentionnée aux schémas de vie rom [...] détermine chez leurs membres, par expérience commune, le non-respect des règles » (cit. in Piasere 2012a : 184). Le déterminisme culturel exprimé de cette manière n'a rien de différent de l'ancien déterminisme racial. Le terme « race » étant devenu tabou, aujourd'hui seule une minorité continue à se proclamer explicitement raciste, mais aujourd'hui le racisme s'explique également, si ce n'est essentiellement, grâce à la pratique de l'idéologie du « Je ne suis pas raciste, mais... » (Tabet & Di Bella 1998), où le « mais... » indique d'une fois à l'autre la raison ou les raisons de la haine/peur/mépris envers une catégorie entière de personnes, qui se fait cependant de façon détournée, dissimulée.

Aujourd'hui, c'est parce que je ne suis pas raciste que j'estime juste d'enlever les enfants aux familles tsiganes, parce qu'il est évident que, du fait de leur culture, ils ne savent pas les éduquer ; aujourd'hui, c'est parce que je ne suis pas raciste que je ne veux pas avoir un campement de Tsiganes à côté de chez moi, parce qu'il est évident que, du fait de leur culture, ils salissent partout ; aujourd'hui, c'est parce que je ne suis pas raciste que je considère que leurs campements doivent être installés dans des endroits totalement isolés, loin des dernières maisons de la périphérie, parce que c'est du fait de leur culture qu'ils ne veulent pas s'intégrer dans le tissu citadin ; aujourd'hui, c'est parce que je ne suis pas raciste que je pense à leur bien et que j'estime juste de les convaincre de toutes les manières de ne pas faire tous ces enfants, qu'ils continuent à faire du fait de leur culture archaïque. Parce que l'antitsiganisme d'aujourd'hui repose également sur ce qu'un anthropologue hollandais, Johannes Fabian (1983), a appelé la négation de la contemporanéité : les Tsiganes sont réputés vivre dans une époque autre que celle des non-Tsiganes ; ils ont une grande famille comme *nous l'avions*, nous, dans les temps passés ; ils font des enfants comme *nous les faisons*, nous, dans les temps passés ; ils ont une culture du don, comme nous *l'avions*, nous, dans des temps archaïques ; ils respectent les anciens, comme *c'était l'usage* chez nous en d'autres temps. Ainsi que continue à l'écrire une sociologue, conseillère du Président de la République italienne aux problèmes de la cohésion sociale, les Tsiganes sont des pré-modernes ! Force nous est de le constater « avec douleur », affirme-t-elle (cf. la citation de Giovanna Zincone dans Commissione straordinaria per la tutela e la promozione dei diritti umani, 2011:19-20)

Aux temps du « je ne suis pas raciste, mais... », le racisme le plus dangereux est celui des démocratiques. Le racisme démocratique, comme l'a appelé Giuseppe Faso (2010), est le cancer de la contemporanéité. La démocratie raciste est cette démocratie qui croit que la démocratie est uniquement celle que je dis, qu'elle doit fonctionner avant tout pour moi et ma culture. Aux autres, aux peuples non démocratiques va ma magnanimité, l'effort de ma soif civilisatrice. L'important est qu'ils restent chez eux, sinon les constatations « douloureuses » surgissent... Pour les Tsiganes, ce sont les expulsions qui surgissent. Citoyens européens constamment expulsés dans l'Europe démocratique et antiraciste : une étude récente dit que de 2009 à 2012, dans quatre villes italiennes seulement, plus de quatre mille personnes ont été expulsées, toutes roms (Tosi Cambini 2013). Il me semble que dernièrement, la France essaie de copier ces « bonnes pratiques » de l'Italie...

Aussi, pour terminer, comme je l'ai dit ailleurs (Piasere 2012b), je crois que le plan Urgence Nomades de la ville de Rome, la capitale de la Chrétienté, entrera dans l'histoire des Roms, et pas seulement dans l'histoire italienne des Roms. Elle entrera dans l'histoire des Roms comme l'un des exemples de la capacité métamorphique du racisme antitsigane aujourd'hui voué à la sauvegarde de la différence tsigane. Le cas de la ville de Rome montre que l'antitsiganisme de la modernité finissante est celui qui t'enferme dans un camp en proclamant qu'il le fait pour ton bien. L'antitsiganisme de la modernité finissante prend des gants, contrairement à ce qui se faisait en d'autres temps, il ne tue pas Roms et Sinti à droite et à gauche, il ne leur

crache pas en pleine figure en les appelant « sales Tsiganes ». Non, il les appelle « nomades » et peut-être bien aussi « Rom » (absolument, avec un « R » majuscule, alors qu'en italien, les noms de peuples s'écrivent généralement avec la première lettre en minuscule), il leur fournit des containers et le courant électrique, des blocs sanitaires et du matériel scolaire. Avec des vigiles, des caméras de vidéosurveillance à circuit fermé et des camps clôturés. Mais malheur à qui les appelle « camps », traduction trop littérale de « lager », camp de concentration : le terme bucolique de « village » exprime mieux la nouvelle idéologie, et si en plus ce sont des « villages de la solidarité », la conscience ségrégratrice est vraiment sauve. De manière bipartisane : la droite et la gauche sont d'accord. L'antitsiganisme de la modernité finissante est celui qui exécute les expulsions pour le bien des Tsiganes, et non pas parce qu'il les déteste, c'est celui qui préfère employer l'associationnisme plutôt que l'armée, les volontaires plutôt que les bandes armées même si, parfois, il faut ce qu'il faut : c'est ainsi que des membres de la police nationale et locale défoncent de pauvres baraques en se bouchant le nez d'un air dégoûté et avec la peur d'attraper des poux, et il ne manque pas de voyous qui lancent des cocktails Molotov et qui ne font pas machine arrière. L'antitsiganisme de la modernité finissante peut être riche, très riche, et solidaire, certes : il affecte des millions d'euros, des millions : aux camps clôturés, aux vigiles, aux associations qui doivent occuper leurs propres membres qui seraient autrement au chômage, aux opuscules, vidéos, conférences, congrès, remboursements. Mais aussi aux Roms : à tous ? Ben non, impossible ! Uniquement à certains, uniquement aux bons, à ceux qui font ce que je leur dis, moi qui en fin de compte débourse de l'argent, à ceux qui se vendent pour sortir de la misère au moins leur famille et les parents, aux collaborationnistes disposés à accepter un poste qu'on te fait croire prestigieux, pour que tu essaies d'oublier au moins pour un instant que tu sais que tu seras toujours considéré, dans tous les cas, comme un sale Tsigane. L'antitsiganisme de la modernité finissante est celui qui se laisse voir : il ne se réalise pas dans des camps secrets, qu'il faut cacher (même si l'entrée n'est pas autorisée à tout le monde), mais dans des « villages » dont on se vante, des villages d'exportation. Ils attirent entre autres les regards de chercheurs postmodernes et postcoloniaux qui arrivent en bandes à Rome, venant de près ou de loin (Amérique, France, Angleterre, Australie...), et qui croient rêver en trouvant un exemple aussi transparent d'application de la biopolitique foucaultienne telle qu'elle est enseignée dans leurs université, exemple tout prêt à déballer dans leurs essais *peer reviewed*, avec un titre préemballé lui aussi, mais séduisant pour une audience angloglobalisée : « Rom in Rome » ! On ne peut pas faire mieux ! Cependant, ils sont invariablement ingrats : personne ne remercie, dans la note habituelle de bas de page, les ministres et les maires de droite et de gauche – aujourd'hui tous démocratiques – de leur avoir donné cette opportunité à la fois inespérée et facile de démontrer le raisons de Foucault...

Voulons-nous réellement commencer à combattre l'antitsiganisme régnant, commencer à l'élaborer ? Commençons simplement par fournir des chiffres, des nombres : combien de Roms ont été expulsés aujourd'hui ? Combien de familles roms vivent dans des bivouacs aujourd'hui ? Combien d'articles de journal les ont

insultés aujourd'hui ? Combien d'assauts aux établissements tsiganes y a-t-il eu au cours de cette dernière année ? Combien d'enfants tsiganes ont été donnés en adoption à des non-Tsiganes cette année ? Combien d'argent a été dépensé par les administrations pour créer de nouveaux « ghettos de la solidarité » cette année ? Combien de Tsiganes ont été tués par des non-Tsiganes cette année ? La puissance des chiffres devrait commencer à aider à sortir d'une rhétorique souvent chantée, mais non seulement, par un chœur d'associations complices ou muselées à coups de subventions.

Le racisme a commencé avant que le terme n'existe, et il continue maintenant que le terme « race » est tabou. L'antitsiganisme a commencé avant que le terme n'existe, et il continue maintenant que le terme « Tsigane », dans de nombreuses langues européennes, est devenu tabou, fusion d'antitsiganisme traditionnel, de nouvelle romaphobie, d'altérophobie, parfois de tsiganophilie, et de projections en tous genres.

Bibliographie

- Ahmed S. 2001, "The organisation of hate", *Law and Critique*, vol. 12, p. 345-365.
- Albarello F. & Rubini M. 2011, "Outgroup projection: il caso degli stereotipi negative attribuiti a rom e rumeni", *Psicologia sociale*, n. 3, pp. 355-365.
- Asséo H. 2008, « Un cosmopolitisme inavouable. Les Bohémiens dans le préromantisme européen », in S. Moussa, *Le Mythe des Bohémiens dans la littérature et les arts en Europe*, pp. 83-104, L'Harmattan, Paris.
- Boas F. 1911, *The mind of primitive man*, MacMillan, New York.
- Bordigoni M. 2013, *Gens du voyage. Droit et vie quotidienne en France*, Dalloz, Paris.
- Bourke J. 2005, *Fear. A cultural history*, Virago Press, London.
- Camporesi C. 1999, *Antrum platonium. L'ombra dell'alterità antropologica e la sfinge gnoseologica*, Angeli, Milano.
- Center for Reproductive Rights & Poradňa pre Bičianske a L'udské Práva, 2003, *Body and Soul: Forced Sterilization and Other Assaults on Roma Reproductive Freedom*. Report.
- Commissione straordinaria per la tutela e la promozione dei diritti umani, 2011, *Rapporto conclusivo dell'indagine sulla condizione di Rom, Sinti e Caminanti in Italia*, Documentazione di Commissione n. 7, Senato della Repubblica, Roma.
- Darwin C. 1971, "L'espressione delle emozioni nell'uomo e negli animali", in *Scritti antropologici*, p. 833-1198 Longanesi, Milano (ed. or. 1872).
- Di Silvio R. 2008, *Parentele di confine. La pratica adottiva tra desiderio locale e mondo globale*, Ombre corte, Verona.
- Fabian J. 1983, *Time and the Other*, Columbia University Press, New York.
- Faso G. 2010, *Lessico del razzismo democratico*, Derive/Approdi, Roma.

- Guadagnucci L. 2010, *Parole sporche. Clandestini, nomadi, vu cumprà: il razzismo nei media e dentro di noi*, Altreconomia, Milano.
- Izard C. E. 1977, *Human Emotions*, Plenum Press, New York.
- Kogălniceanu M. 1853, "Prefață. O ochire istorică asupra sclaviei", in H.B. Stowe, *Koliba lui moșu Toma, sau Viața negrilor în sudul Statelor Unite din America*, pp. III-VIII, Tip. Buciumului român, Iași.
- Kohn M. 1995, *The Race Gallery. The Return of Racial Science*, Jonathan Cape, London.
- Ljujic V., Vedder P., Dekker H., Van Geel M. 2012, "Romaphobia: A unique phenomenon?", *Romani Studies*, 5th series, vol. 22, pp. 141-152.
- Lombroso C. 1876, *L'uomo delinquente studiato in rapporto alla antropologia, alla medicina legale es alle discipline carcerarie*, Hoepli, Milano.
- Lombroso C. 1897, "Razze e criminalità in Italia", *Il corriere della sera*, 29 ottobre.
- Longo M. 2011, *Un problema di antropologia kantiana: tra razzismo e cosmopolitismo*, Dispense del Corso di Storia della filosofia, Facoltà di Scienze della Formazione, Università di Verona.
- Mayerhofer C. 1982, *Dorfzigeuner*, Picus, Wien.
- Meier T. 2008, "The fight against the Swiss Yenish and the 'Children of the open road' campaign", *Romani Studies*, s. 5, vol. 18, n. 2, pp. 101-121.
- Memmi A. 1982, *Le racisme*, Gallimard, Paris.
- Nicolae V. 2006, "Towards a definition of Anti-Gypsyism", www.ergonetwork.org/antigypsyism.htm.
- Piasere L. 1991, *Popoli delle discariche*, CISU, Roma.
- Piasere L. 2012a, *Scenari dell'antiziganismo. Tra Europa e Italia, tra antropologia e politica*, CISU, Roma.
- Piasere L. 2012b, "Prefazione", in C. Stasolla, *Sulla pelle dei rom. Il Piano Nomadi della giunta Alemanno*, pp. 7-9, Alegre, Roma.
- Saletti Salza C. 2010, *Dalla tutela al genocidio?*, CISU, Roma
- Sartre J.-P. 1946, *Réflexions sur la Question Juive*, Morihien, Paris.
- Stasolla C. 2012, *Sulla pelle dei rom. Il Piano Nomadi della giunta Alemanno*, Alegre, Roma.
- Sumner W. G. 1906, *Folkways: A study of the sociological importance of usages, manners, customs, mores, and morals*, Ginn, Boston.
- Tabet P. & S. Di Bella (dir.), 1998, *Io non sono razzista ma...Strumenti per disimparare il razzismo*, Anicia, Roma.
- Taguieff P.-A. 1987, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, La Découverte, Paris.
- Taguieff P.-A. 1997, *Le racisme*, Flammarion, Paris.
- Todesco D. 2004, *Le maschere dei pregiudizi. L'innocenza perduta dei pregiudizi positivi. Una categoria esemplare: gli zingari*, Quaderno di "Servizio Migranti" nr. 47, Roma.
- Tosi Cambini S. 2008, *La zingara rapitrice. Racconti, denunce, sentenze (1986-2007)*, CISU, Roma.

- Tosi Cambini S., 2013, “Accesso all’abitazione e problemi di salute delle popolazioni rom e sinti”, in C. Saraceno, N. Sartor, G. Sciortino, *Stranieri e disuguali*, pp. 225-250, Il Mulino, Bologna.
- Tosi Cambini S., G. Beluschi Fabeni, J. López López; M. Ballester Torrents, 2013, “Words which exclude: Political intentions, stereotypes and institutionalised antiziganism in European policies towards Roma”, paper presented at the international Conference on *Antiziganism – what’s in a word?*, Uppsala, 23-25 october.
- Trevisan P. 2004, “La ‘salute’ dei rom: una questione piuttosto ingarbugliata. Riflessioni antropologiche sulla letteratura medica riguardante gli zingari”, *La ricerca folklorica*, n. 50, pp. 53-73.
- Tullio Cataldo A. 2013, *Mia madre era rom. Le adozioni dei minori rom in emergenza abitativa nella Regione Lazio (2006-2012)*, Associazione 21 luglio, Roma.
- Villard P. 1984, “Naissance d’un mot grec en 1900. Anatole France et les xénophobes », *Mots*, vol. 8, n. 8, pp. 191-195.